

et une table générale des matières, p. 367-394), mais pas d'index détaillé des personnes, des noms de lieux ou des matières, dont le lecteur regrette l'absence, étant donné les nombreuses notes de bas de page, souvent très complètes et riches des informations qui ont été fournies.

Par ailleurs, l'introduction (p. 7-68), outre qu'elle aborde certains aspects techniques de la correspondance, notamment l'instruction et l'écriture de la reine elle-même, y compris l'épineuse question des faux modernes, éclaire différents aspects de sa vie et de son règne, en indiquant de nombreux cas où la connaissance des lettres, désormais accessibles de manière si commode et experte, aurait modifié les récits ou les opinions des historiens modernes. Le contexte politique du n° XIII, par exemple, est non seulement analysé avec talent, mais la manière dont les informations qu'il contient corrigent l'historiographie antérieure est expliquée avec autorité (p. 47-51). La vie de cour et le mécénat, y compris l'intérêt de la reine pour les mariages de ses demoiselles, font naturellement l'objet d'une attention particulière. En ce qui concerne la vie personnelle et le caractère de la reine (particulièrement mis en évidence par des citations pertinentes de plusieurs ambassadeurs italiens et d'autres observateurs), les informations tirées de la correspondance et de la reconstitution de son itinéraire permettent à M. Nassiet d'établir un nombre précis des grossesses d'Anne et des enfants qu'elle a eus, en fait cinq avec Charles VIII et cinq avec Louis XII, dont seules les filles de ce dernier, Claude et Renée, ont atteint l'âge adulte. Si l'image traditionnelle de la relative éclipse politique d'Anne pendant son mariage avec Charles VIII n'est pas sérieusement remise en cause, certains anachronismes modernes concernant la nature de son autorité et de son influence sur ses deux maris royaux sont exposés, tandis que son importance diplomatique est réévaluée, notamment en ce qui concerne la médiation des traités de paix avec les souverains étrangers (p. 35-45).

En somme, cette édition est une contribution majeure non seulement à l'histoire du duché de Bretagne et du royaume de France, avec des ouvertures sur l'Europe occidentale autour de 1500, mais aussi une étude de cas précieuse sur l'exercice du pouvoir féminin.

Michael JONES

Hervé QUEINNEC (édition établie, annotée et présentée par), Julien MAUNOIR, *Vie de Monsieur de Trémara, prêtre séculier et missionnaire*, suivie de *En mission avec le père Maunoir, Monsieur de Trémara, 1619-1674* par l'abbé Corentin PARCHEMINOU, Pabu, À l'ombre des mots, 2022, 217 p.

Avec ce nouvel ouvrage de belle facture, les éditions À l'ombre des mots continuent à creuser leur sillon dans le paysage de l'édition historique bretonne en nous offrant deux textes entretenant un dialogue étroit à plus de 250 ans de distance. Il s'agit d'une double biographie de Nicolas de Saludem (1619-1674), plus connu

sous le nom de Monsieur de Trémaria, le plus proche des collaborateurs du père Julien Maunoir (1606-1683), lui-même héritier de Michel Le Nobletz (1577-1652), *ar beleg fol* (« le prêtre fou »).

Dû à la plume du père Maunoir, le premier récit – initialement intitulé *Chef-d'œuvre de la grâce de Jésus-Christ crucifié dans la vocation, conversion et fidélité constante jusqu'à la mort de Monsieur de Trémaria, prêtre séculier et missionnaire* – est établi à partir de cinq petits cahiers manuscrits dont quatre sont conservés aux Archives départementales du Finistère et un au Centre de recherche bretonne et celtique de l'université de Brest. Certainement rédigés peu de temps après le décès de Trémaria, ils forment un ensemble de 76 folios, dont l'essentiel avait fait l'objet de copies à la fin du XIX^e siècle lors de la préparation du procès en béatification de Maunoir. Tout au long, on perçoit la proximité – teintée d'admiration – de Trémaria avec son maître, ainsi que la confiance de ce dernier envers son disciple. Le second récit, rédigé par Corentin Parcheminou, se fonde largement sur le travail de Maunoir, anecdotiquement sur ceux d'Antoine Boscher (*Le parfait missionnaire*, 1696) et Xavier Auguste Séjourné (*Histoire du vénérable serviteur de Dieu Julien Maunoir*, 1895), qui ont eux-mêmes puisé dans la *Vie de Monsieur de Trémaria*. Si *En mission avec le père Maunoir, Monsieur de Trémaria, 1619-1674*, ouvrage de 170 pages publié en 1937 nous en apprend beaucoup sur Trémaria, il nous en apprend tout autant sur son auteur : évoquer la figure d'un missionnaire zélé lorsque l'on est prêtre de paroisse breton – en l'occurrence à Plogastel-Saint-Germain, une douzaine de kilomètres à l'ouest de Quimper – en un temps de repli de la pratique religieuse et d'essor de l'action catholique spécialisée est tout sauf anodin. Tout comme inscrire Trémaria dans une longue chaîne missionnaire en consacrant ses derniers développements à Jean-Baptiste Hingant de Kérisac, son gendre, devenu prêtre et missionnaire après la perte de son épouse.

Sur la forme, il s'agit donc de deux récits chronologiques parallèles de respectivement treize à vingt courts chapitres. D'ailleurs, Parcheminou s'inspire beaucoup du texte de Maunoir. Ainsi – simple exemple –, lorsque Trémaria arrive à Paris en 1655, Maunoir note que « dès qu'il entra dans le séminaire de Paris, il fit couper ses cheveux frisés et poudrés, encore qu'il n'eût aucun Ordre, et se revêtit d'habits fort simples et grossiers depuis sa vocation jusqu'au dernier soupir » (p. 85) ; Parcheminou reprenant exactement la même phrase p. 192. Sur le fond, si les textes présentés ne complètent pas vraiment la carte des missions telle qu'on la connaît, ni n'apportent réellement à la connaissance de leur déroulement, de leurs résultats, si difficiles à estimer, ils sont précieux pour la compréhension des réseaux Maunoir qui se déployaient dans les campagnes bretonnes entre 1640 et 1683.

On le comprend donc, au fil de ces deux récits, le lecteur part en mission en compagnie de Trémaria, que l'on ne rencontre en général que brièvement dans les ouvrages consacrés à Maunoir. Passons rapidement sur les trois temps classiques de la vie de notre missionnaire : celui de sa vie dissolue ; celui de sa conversion ; celui,

enfin, de son engagement intégral dans une vie édifiante tout entière guidée par l'exemple de Jésus et le souci du salut des âmes de ses contemporains. Ce passage du statut de pécheur à celui de véritable « athlète du Christ » rappelle au lecteur que ces textes sont deux monuments dressés à la promotion de la canonisation de Trémario. Dans cette perspective, Julien Maunoir compile en effet un certain nombre de miracles attribuables à Trémario. Parcheminou l'écrit, quant à lui, explicitement en reprenant Maunoir à son compte : « Le P. Maunoir a écrit la vie de M. de Trémario, comme il a écrit la vie des autres héros des Missions bretonnes, pour que tous fussent canonisés un jour. C'est par ce vœu que se termine ce petit livre » (p. 214). Par conséquent, ces textes nous offrent naturellement un éclairage sur la spiritualité de cet homme du XVII^e siècle : de sa profonde dévotion au « sacré côté ouvert de mon Sauveur » (p. 39), c'est-à-dire à la Passion du Christ, au Sacré-Cœur (dont le culte est alors porté par saint Jean Eudes et, en Bretagne, par le père Huby), à sa bonne mort – il reçoit le saint Viatique des mains de Maunoir qui l'assiste jusqu'au trépas – en passant par son effort inlassable pour débusquer le Malin et promouvoir la méthode de « l'oraison du cœur » auprès des fidèles.

Plus largement, les deux biographies permettent de comprendre la trajectoire d'un acteur de premier plan des missions du XVII^e siècle. Originaire du Cap Sizun, fils de bonne famille, il devient conseiller au parlement de Bretagne en 1645 après des études chez les Jésuites de Quimper puis de Rennes. Ses deux mariages et veuvages ne le dissuadent pas de mener pendant des années une vie des plus dissolues... jusqu'à ce Carême 1655 qui le voit se convertir sincèrement sous l'influence du père Maunoir en mission au Cap et à la recherche d'un remplaçant à son bras droit décédé. Ce dernier l'envoie alors chez les Jésuites à Paris pour qu'il se prépare au sacerdoce. Il en revient décidé à participer aux missions en cours en Bretagne... décisions à laquelle Maunoir n'est d'ailleurs pas étranger. Débutent alors ces vingt années au cours desquelles nous suivons Trémario au gré de ses déplacements au travers de la province. Cet apostolat missionnaire le mène de Primelin, paroisse du Cap Sizun au sud de l'évêché de Quimper (1656) où, fringant missionnaire, il s'adresse en breton aux fidèles, lui qui ne l'a pas pratiqué depuis son enfance, à Saint-Pol-de-Léon (1674), d'où il se retire, épuisé et à la demande de Maunoir, chez sa fille à Pleumeur-Bodou. Entre-temps, on l'aura vu aux côtés de Maunoir à Rennes et dans le nord-est du diocèse (1661), en Cornouaille (1663-1664), dans le Trégor (1665), dans le Léon (1668), puis de nouveau en Cornouaille, en Trégor, en Léon. À cette inlassable activité, Trémario associe un rôle, non moins essentiel, de recruteur. Ses biographes insistent à dessein sur cette facette de son engagement dans la mesure où il est crucial pour comprendre l'ampleur des missions. Non seulement, il s'efforce de « gagner des ouvriers capables de travailler dans la destruction des œuvres de ténèbres » (p. 79) lors d'un séjour parisien en 1666, mais il en forme dans nombre de paroisses visitées. À ce titre, « l'évêché de Cornouaille où il a conçu ce dessein en a produit près de 200 » (p. 79), la mission de Pédervec dans

l'évêché de Tréguier en 1672 a permis d'en former une vingtaine... On comprend ainsi que vingt-cinq missionnaires œuvrent à Landivisiau en 1668, trente à Lannion en 1670... Ou que, selon Corentin Parcheminou, 300 missionnaires sillonnent les routes (surtout) basses-bretonnes à la mort de Trémaria, en 1674, et 1000 à celle de Maunoir, en 1683 (p. 177)..., effectifs pour le moins étonnants en l'état... et qui mériteraient explication.

Afin de faciliter la consultation et l'exploitation de ces documents, peut-être y aurait-il eu intérêt à rappeler le cadre général des missions bretonnes à partir des travaux d'Alain Croix, de François Lebrun, de Georges Provost et de Fañch Roudaut, à proposer une carte des déplacements de Trémaria ainsi qu'un index des personnes et des lieux. Cela étant, on ne peut que remercier Hervé Queinnec de mettre à disposition d'un large lectorat ces textes souvent connus des seuls spécialistes. Docteur en science politique et en droit canon, chercheur associé au Centre de recherche bretonne et celtique de l'université de Brest, chancelier de l'évêché de Quimper, ses travaux antérieurs sur les *Taolennou* ou sur Le Nobletz, son introduction à l'édition récente du *Journal latin des missions* du père Maunoir par Fañch Morvannou en faisaient l'éditeur scientifique tout désigné de ces deux vies de Monsieur de Trémaria, qui ne manqueront pas d'intéresser, n'en doutons pas, les curieux de l'histoire des missions bretonnes.

Olivier CHARLES

Olivier CHARLES, *Jean Richin et consorts... archiprêtres « infâmes ». Chanoines, culte et discipline du chœur dans la cathédrale de Vannes au début du XVIII^e siècle*, Pabu, À l'ombre des mots, 2022, 263 p.

On savait déjà, depuis son livre sur les *Chanoines de Bretagne* (2004), qu'Olivier Charles était un fin spécialiste du monde capitulaire. Avec son dernier ouvrage, il propose à ses lecteurs d'abandonner les hautes stalles du chœur pour les basses, celles d'où les employés des chapitres participent à l'office. La discrétion habituelle des sources à leur égard en fait des hommes de l'ombre, souvent oubliés par l'historiographie, alors qu'il s'agit de précieux auxiliaires pour la célébration du culte, dont ils relèvent l'éclat par leur chant. Plus prosaïquement, ils apportent au quotidien un soutien aux voix défaillantes des chanoines et sont même appelés à les suppléer lorsque ceux-ci sont peu assidus au chœur. Et c'est avec bonheur qu'O. Charles réussit cette nouvelle immersion dans le microcosme des cathédrales.

L'objet du livre pourrait *a priori* sembler limité puisque l'auteur choisit de s'intéresser à quatre personnages seulement (« Jean Richin et consorts »), tous « archiprêtres » (ici une catégorie de chantres ou de choristes) exerçant dans une seule cathédrale, celle de Vannes. Cela paraît bien peu, mais en réalité la minutieuse traque de ces hommes conduit, pas à pas, vers une découverte méthodique des composantes et du fonctionnement du